

## Documents

2 décembre 1870 - Loigny

- *Source : Extraits de « Mobiles de la Mayenne, 3e bataillon par un engagé volontaire »  
abbé Léon-Baptiste Batard  
Ch. Thomas imprimeur, Alençon, 1871*



---

C'était le 2 décembre 1870. Le temps était sombre, l'air était froid, et le soleil d'Austerlitz tardait à se lever pour réchauffer nos mains engourdis. Vers sept heures du matin nous quittions Terminières où nous avons passé la nuit, et nous déployant en ligne de bataille, nous avançons à travers la plaine, en obliquant toujours sur la gauche.

Cette fois les prussiens n'iront pas dire que nous leur donnions trop de temps pour se refaire. On a fait ce reproche après Coulmiers, nous ne le mériterons pas après Villepion. Cependant tout porte à croire que nous n'aurons point aujourd'hui d'affaire importante. Il faudra seulement enlever le poste d'Orgères, le camp retranché de Toury qui sera plus difficile sans l'être beaucoup, et le soir nous pourrons nous reposer à Janville.

Voici un bourg sur notre gauche un peu en avant, à un kilomètre de nous : c'est Loigny, retenons bien ce nom-là, nous saurons pourquoi tout à l'heure. Le commandement de « halte ! » se fait entendre, et aussitôt sur notre droite notre canon se met à fouler le château Gories dont les bois se dressent au loin. Sans doute l'ennemi n'est pas là, où ne nous attend pas, car il se tait, lui qui aime tant à faire valoir son artillerie. Mais en entrant à la ferme d'Ecuyon que nous touchons, on nous apprend que le matin même à 6 heures, les Prussiens y étaient bel et bien installés; on nous montre les nombreuses têtes de poules que ces cuisiniers d'un nouveau genre ont abattues à coup de sabre, et un hussard français qui revient de l'avant-garde avec deux chevaux, nous dit qu'il vient de tuer un capitaine prussien à quatre cents mètres de là, le maître du magnifique cheval qu'il tient en laisse, et donne à notre aumônier les débris d'une croix en cristal, trouvés dans les fontes de la selle allemande.

Nous voyons des tirailleurs se déployer et marcher vers le château que l'on attaque. Aussitôt notre mouvement, un instant suspendu est repris, et les pièces ennemies ripostent à leur tour. Le duel s'engage avec animosité pendant que nous poursuivons notre marche oblique qui nous mène un peu en avant du bourg de Loigny, parfaitement insensible, en apparence du moins, au drame qui commence à se dérouler. Quelques obus nous saluent à droite et à gauche, la fusillade mêle sa voix à celle du canon; l'affaire devient chaude et déjà des blessés reviennent en courant de leur mieux. Derrière nous, personne, en avant, un rideau de chasseurs à pied engagés déjà, le 3e bataillon du 38e de marche, notre inséparable, que nous avons l'ordre de suivre à distance voulue et d'appuyer au besoin, et c'est tout. Notre aumônier (...) prononçait la main levée sur nos têtes, les paroles de pardon que Dieu, sans doute, ratifiait dans le ciel. Car les instants étaient précieux; et certes les cœurs bien disposés à ce moment suprême qui pouvait être le dernier pour chacun de nous.

Du reste, notre aumônier n'avait pas fini que déjà le 3<sup>e</sup> bataillon comptait des morts et des blessés. Le 3<sup>e</sup> du 38<sup>e</sup> aux prises avec l'ennemi s'éloignait un peu sur la gauche en se repliant devant des masses qu'il ne pouvait contenir. Il fallait suivre son mouvement : d'ailleurs la place n'était pas tenable, et bien qu'à demi cachés derrière un pli de terrain, nous recevions une foule de projectiles, sans pouvoir y répondre. Vite nous nous réfugions à Loigny, et quand l'ennemi s'avance, nous marchons à sa rencontre et notre feu, à bonne distance, lui fait assez de mal pour le forcer à reculer. Ce petit succès nous encourage, et à la voix de nos chefs qui nous animent et nous donnent l'exemple, nous travaillons avec ardeur à nous fortifier et à faire des barricades pendant qu'une bonne partie tient l'ennemi en respect. Du reste nous avons déjà des pertes à venger : plusieurs d'entre nous ont été couverts de la cervelle du pauvre petit Geret, d'Ambrières, ordonnance du lieutenant Levêque, qu'un obus a frappé des premiers, en renversant avec deux blessures le lieutenant Polet de Mayenne, commandant alors la 2<sup>e</sup>, dont le capitaine était malade de la dysenterie, et quatre hommes plus ou moins grièvement atteints. Déjà le capitaine Salmon de la Bérangerie, de la 4<sup>e</sup>, vient de recevoir à la lèvre supérieure une balle mortelle. Deux chasseurs l'emportent et sont tués ou blessés dans le parcours; tandis que la tête de l'infortuné capitaine est séparée du tronc. Déjà bon nombre d'autres victimes sont étendues sur la plaine ou cherchent un abri contre la mitraille qui devient de plus en plus intense.

Notre aumônier, avec notre jeune docteur, M. Lamain, est resté avec eux malgré le danger, pour les confesser, les panser et les absoudre. Entièrement livrés à leur charitable occupation, ils ne se sont point aperçus de notre retraite, ce n'est qu'en entendant siffler les balles au-dessus de leurs têtes et à leurs oreilles, en voyant la terre labourée autour d'eux qu'ils comprennent l'approche de l'ennemi. Ils regardent : rien dans la plaine en arrière; en avant rien que des Prussiens qui s'avancent. C'en est fait d'eux ! Ils vont être prisonniers dès le commencement de l'action sans pouvoir rendre tous les services qu'ils se proposent, pourvu, toutefois encore, que les projectiles continuent à les respecter. Il vaut donc mieux rejoindre le bataillon et, n'en déplaise à messieurs les Prussiens, passer devant leur feu avec les blessés qui pourront suivre. En route, un obus, entre tous les autres, arrive droit sur eux, tombe à un mètre cinquante de l'aumônier, fait son trou et éclate. Heureusement il s'est couché et les éclats le couvrant de terre, volent en sifflant sur lui et lui rasant le dos. M. Lamain use du même moyen et s'en trouve bien aussi. Ils en sont quittes pour la peur, et chose curieuse, leurs blessés ne sont pas atteints. Ils nous rejoignent enfin sains et saufs. Nous les croyions rendus avant nous dans le bourg, et ils y entrent les derniers.

L'aumônier et le docteur suivis de leurs blessés se dirigent du côté de l'église, car toutes les portes sont fermées, tous les habitants ont fui ou se sont cachés. Une pauvre vieille, affolée de terreur, chasse devant elle ses vaches du côté des Prussiens, ils la font retourner. Un jeune homme de quinze ans et un vieillard attardés s'enfuient de leur mieux ; le jeune homme tombe frappé de deux éclats d'obus qui auraient dû sans cela atteindre l'abbé, puisqu'il marchait côte à côte avec l'enfant.

On le relève et on l'emmène.

Cependant les balles sifflent de toutes parts, les bombes et les obus pleuvent sur ce malheureux bourg ; les ardoises pétillent et craquent, les toitures se brisent et s'enfoncent sous la grêle de projectiles. Les Prussiens savent bien que les Français vont défendre ces maisons et s'y abriter ; ils veulent les accabler et les détruire, si c'est possible, pour anéantir ce projet.

« Tue, tue, les moblots ! » crie le colonel Bayle pour nous encourager, en arrivant aux premiers rangs avec les chasseurs qui lui servent d'escorte, et tout bas à ceux qui l'entourent. « Nous sommes perdus, s'il ne nous arrive pas de secours, mais tant pis, tenons toujours ! ».

En effet, nous avons devant nous toute une armée qui nous avait attirés dans ses filets. Depuis trois jours elle essayait la même manœuvre : un petit corps, une division s'avancait de notre côté, tandis que le gros des

forces restait rangé en bataille en arrière. Le 1<sup>er</sup> décembre cette avant-garde ennemie était venue jusqu'à nos lignes, elle avait été repoussée sans être soutenue; c'était à dessein: le plan des Prussiens avait réussi et confiants dans un faible succès, nous avons eu la folle témérité de déployer nos colonnes dans cette vaste plaine qui s'étend de Patay à Loigny, et de les exposer à la pluie de mitraille que les batteries allemandes, masquées dans les bois, vomissaient à tout moment, tandis que leur infanterie, cachée dans la grande ferme de Moraille, dans celle de Beauvilliers et dans le château Gories, faisait un feu d'enfer derrière ces murailles crénelées avec soin et intelligence, et du haut de ces toits troués de distance en distance.

Le colonel Masson d'ailleurs et le lieutenant Lelasseux, en montant le matin au clocher de Loigny, furent effrayés du nombre de nos ennemis qui s'étendaient à perte de vue sur un espace de plus de trois lieues, en masses profondes et serrées, et estimèrent ces troupes à plus de 150000 hommes. Ils avaient raison peut être. Avis en fut donné à qui de droit, et c'est pour cela sans doute qu'à partir de ce moment on engagea peu de troupes nouvelles: on trouvait plus prudent de se retirer.

Pendant ce temps-là, notre aumônier, guidé par le clocher, est arrivé à l'église; il aperçoit le curé de l'endroit, entre au presbytère aussitôt converti en ambulance, et bientôt la maison, le corridor, la cour, les hangars sont encombrés de blessés qu'attirent une serviette blanche avec un chiffon rouge en forme de croix pour servir de drapeau. Un signe semblable est hissé au clocher, et l'église à son tour est remplie ; la ferme d'à côté se trouve pleine également. C'est là qu'arrivent en foule les victimes de la lutte qui continue toujours plus acharnée, plus sanglante que jamais avec des péripéties diverses. Trois fois les Prussiens battent en retraite, et trois fois devant ces colonnes qui se succèdent toujours, les nôtres sont forcés de retrograder. Le 3<sup>e</sup> du 38<sup>e</sup> enfermé dans le village de Foujeu qui nous touche, se défend héroïquement, et perd les deux tiers de son effectif ; la Mayenne est réduite à 600 hommes au 3<sup>e</sup> bataillon ; Loir-et-Cher, vient se faire écraser à son tour pour nous soutenir. Trois de ses officiers : le capitaine Schneider, les lieutenants Quentin, de la Grange sont tués. Son colonel M. de Montlaur, les commandants Clauzel, de Terras ; les capitaines de Maricourt, Lebert, de Fourcault, de Thiville, Jallot ; les lieutenants de Beaucorps, de Flers, de Meckenheim, Chauvin, Deville, Richon, les deux de Saint-Venant, de Brisault tombent bravement à la tête de leurs soldats. Le 3<sup>e</sup> bataillon de chasseurs de marche n'existe plus ou à peu près.

Le 31<sup>e</sup> d'infanterie de marche a fait sur notre gauche des prodiges de valeur qu'il a payés cher, et ses blessés sont entassés dans la ferme de Villeran. Le 22<sup>e</sup> mobiles qui l'appuie perd le capitaine des Vignes et les lieutenants du Saulx, du Soulas, des Maisons ; les capitaines Visconti, Pensanne, Dupuis, de Beauroyre, du Pouget, de Boys, Lagrange, Schneider et le lieutenant de Belleville sont blessés.

Le 37<sup>e</sup> de marche et le 33<sup>e</sup> mobiles ( Sarthe ) entrant en ligne à leur tour essayent de contenir ces flots envahisseurs : c'est en vain. Le nombre doit l'emporter sur la valeur, il faut abandonner ce bourg qui n'est plus qu'un monceau de ruines, car les flammes maintenant achèvent de tous côtés l'oeuvre de destruction commencée par le canon. L'ennemi a dépassé Loigny et s'avance du côté de Villepion. Encore un jour de désastres pour la France, encore un jour de larmes; et pour comble de malheur, il nous faut laisser des milliers de blessés entre les mains de nos cruels vainqueurs.

Notre aumônier et le docteur Lamain auraient pu nous suivre, mais où pouvaient-ils être plus utiles qu'au milieu de ces victimes, de ces cris déchirants, de ces douleurs ? Ils restent donc parmi ces angoisses et ces infortunes, avec un seul regret, celui de ne pouvoir être partout où un membre de leur bataillon chéri souffre et se plaint. Il est quatre heures du soir. Les derniers défenseurs de Loigny viennent de quitter le talus protecteur qui les a abrités pendant plusieurs heures durant lesquelles l'ennemi contenu n'a pas osé s'avancer, ne croyant pas qu'il avait affaire à une poignée d'hommes décidés, il est vrai, à brûler leur dernière cartouche avant de sortir de ces débris fumants. On s'est battu d'un travers de la rue à l'autre; on s'est pris corps à corps, au collet ; et la Mayenne a dépensé jusqu'aux cartouches de ses blessés, recueillies par ordre de son commandant. Le capitaine Servinière, de la 5<sup>e</sup>, ordonne la retraite car il eut été fou de songer à se battre à

la baïonnette avec les quelques hommes qui lui restaient. On va chercher à Villepion de nouvelles munitions pour continuer la lutte.

A ce moment, par bonheur pour notre infortuné bataillon, dont les restes eussent été en un instant détruits ou faits prisonniers, un revirement subit s'opère sur le champ de bataille. Le 17<sup>e</sup> corps arrive en ligne, grâce à une marche forcée qui le ramène de la gauche au centre. Il a deux régiments soutenus par les zouaves pontificaux : c'est la tête de la colonne.

Le général de Sonis, voyant qu'à ce moment l'aile droite et l'aile gauche de l'armée française ne pliaient plus, se dit que le parti qui à la nuit possédera le bourg de Loigny, si disputé dans la journée, aura forcément la victoire. Il adresse quelques mots à ses soldats, et se mettant à leur tête veut les lancer sur ce champ de carnage, et les conduire au sein de ces ruines dont nulle armée ne pourrait les chasser, une fois entrés. D'ailleurs les Prussiens n'occupent pas Loigny qu'ils ont tourné et détruit plutôt que pris. C'est en vain que le général en chef du 17<sup>e</sup> corps donne l'exemple du courage, ces deux régiments l'abandonnent et refusent de marcher.

Alors M. de Sonis se tournant vers le colonel de Charette toujours calme dans le danger comme d'ordinaire, lui dit ces mots (et ils sont historiques) : « Voyez donc, colonel, ces lâches qui m'abandonnent. » Pour M. de Charette, ces paroles étaient plus qu'un désir : c'était un ordre. Les grands coeurs se comprennent à demi mot. – « Mon général, répondit-il, je n'ai que trois cent cinquante hommes, mais ils sont à votre service. » Et Charette, laissant cent hommes à la garde de sa batterie, part avec les deux cent cinquante autres pour montrer à ces lignards comment on fait une charge à la baïonnette et comment l'on sait obéir.

Assurément, ces régiments qui n'osent pas prendre les devants auraient honte de ne pas suivre du moins l'élan donné si généreusement. Le général de Sonis précède ces braves que la mort frappe parfois sans les étonner, ils descendent au pas de course la petite pente qui mène de Villepion ou plutôt de Villaure à Loigny. Canons et mitrailleuses n'arrêtent point leur carnage. Tout-à-coup, en avant, non pas d'un petit bois, mais plutôt d'une haie épaisse et pourtant clair-semée, surtout au mois de décembre (sa longueur peut être de 150 mètres, sur 10 ou 12 de large), le général de Sonis reçoit une balle qui lui brise la cuisse.

Pendant deux ou trois minutes il se cramponne aux crins et à la selle de son cheval et surmonte une effroyable douleur, enfin il lui faut céder, il se laisse tomber, mais quand les zouaves qui n'ont point le temps de se demander les raisons de cet arrêt subit, ont passé comme un tourbillon. Le cheval du colonel de Charette reçoit un éclat d'obus ; n'importe il avance toujours sous la main ferme et intrépide qui le guide ; presque au même moment, quatre balles le frappent et le renversent et le colonel démonté comme à Nérola, comme à Mentana, se met tranquillement à la tête de ses héros qu'il commande avec sa canne.

Le petit bois est franchi ; les mitrailleuses prussiennes se taisent et se retirent. Partout les Prussiens fuient devant cette charge de la furie française que les Italiens, leurs bons amis, auraient dû leur faire connaître, le silence succède un instant aux bruits épouvantables de la journée: les clairons français sonnent : En avant ! et l'ennemi décampe en murmurant sans doute des paroles de crainte et de mécontentement qu'il traduisait plus tard par : zouaves, hirondelles de la mort !

Charette excite ses hommes du geste et de la voix : « En avant, mes zouaves, et vive la France ! » Et les zouaves jouant de leurs baïonnettes exercées sèment partout la mort et l'effroi. Cette vaillante légion fait une quarantaine de prisonniers, elle s'empare d'une partie du village ; mais Charette regarde en arrière et ne se voyant pas soutenu par ceux que le général de Sonis et lui voulaient conduire à la victoire, il arrête cette poignée d'hommes, ou plutôt de lions que sa voix seule peut retenir, et, devant des masses énormes que l'ennemi, en face d'un si petit nombre de soldats; n'hésite plus à déployer, il commande la retraite.

Les zouaves voudraient s'embusquer dans les maisons, ou mieux, dans leurs décombres et défendre pierre à pierre le terrain qu'ils viennent de conquérir si brillamment. Mais ils seraient cernés, et mieux vaut conserver à la France ces restes glorieux d'un corps d'élite. L'ordre est donné la retraite sonne, mais ce n'est pas la fuite. Les zouaves se replient et ne se sauvent pas ! Chacun d'eux fait bonne contenance et recule pas à pas devant des ennemis qui n'osent les poursuivre. Une balle frappe M. de Charette à la cuisse, il tombe sous le coup mais se relève aussitôt pour suivre sa petite colonne. Impossible, c'est la jambe déjà blessée à Castelfidardo, il retombe à terre.

Alors on veut l'emmener ; un groupe se forme autour de lui et va attirer l'attention des Allemands : « Laissez-moi, mes amis, c'est se faire tuer inutilement ; allons, je vous l'ordonne ! » Force est bien d'obéir.

C'est la fin de la bataille. Les Français dès lors purent se retirer en paix, protégés par cet admirable dévouement des zouaves et d'un détachement des mobiles des Côtes-du-Nord qui les avait accompagnés vaillamment et l'ennemi, sans oser aller plus loin, se contenta de bivouaquer sur ce champ de carnage dont la possession lui coûtait cher.

Sauvée par cette charge sans précédent qui avait détourné les coups des Prussiens, la Mayenne avec les nouvelles munitions que le général Barry lui avait fait distribuer, revenait au combat, conduite en partie par le lieutenant adjudant-major de Vaujuas, quant elle rencontra les débris de ces héros : De son côté le vaillant capitaine Servinière voulant imiter une bravoure et un désintéressement incomparables allait retourner au feu avec ses soldats garnis de cartouches. Il ne fallut rien moins que l'ordre formel du général Barry pour arrêter cet élan.

Tout était donc terminé et le 3<sup>e</sup> bataillon bien qu'à l'arrière-garde suivit quelque temps le mouvement des colonnes françaises, sans toutefois, s'éloigner plus de deux ou trois cents mètres en arrière de Villepion. Du moins le 3<sup>e</sup> bataillon avait eu le mérite de ne pas compter avec la mort qui déjà ne l'avait pas épargné, quand d'autres régiments refusaient sous ses yeux de marcher au feu.

C'est le moment d'intercaler ici quelques épisodes qui ne manquent pas d'intérêt. Dans cette lutte corps à corps, pour ainsi dire, durant huit heures de temps, ils n'ont pas manqué.

Vers une heure de l'après-midi, un mobile de la Mayenne arrive à l'église, le bras pendant, pour s'y faire panser. Une décharge de mitrailleuse lui avait envoyé quatre balles ; mais par un bonheur inouï, le bras n'était pas cassé. On lui met un bandage au plus vite et l'on passe à un autre. A peine soulagé quelque peu il reprend son sac et son fusil, et, sans qu'on puisse l'arrêter, il va combattre de nouveau malgré toutes les réclamations.

Un autre, pendant qu'il ajuste son homme, reçoit une balle au bras ; il va tirer cependant ; une seconde balle lui traverse la cuisse ; n'importe il faut que son coup parte, et après, le pauvre enfant n'en pouvant plus de douleur, tombe en arrière.

Et ce petit chasseur qui s'ennuyait parce qu'on ne lui coupait pas deux doigts pantelants qui lui empêchaient, disait-il, de faire aller son bon chassepot !

Notre capitaine Servinière, faisant les fonctions de commandant est resté jusqu'au soir, debout au milieu de ses hommes abrités derrière une petite élévation de terre et tirant à genoux. C'était le point de mire d'une foule de balles, qu'attiraient les ornements de son habit; aussi autour de lui, les rangs s'éclaircissaient, tandis qu'il était à peine touché, et semblait être invulnérable pour inspirer la confiance et la bravoure. Du reste il s'était dit qu'il n'abandonnerait la partie qu'à défaut d'hommes ou de cartouches, et il tenait parole.

De son côté, M. Léon de Vaujuas, notre adjudant-major, toute la journée monté sur un cheval blanc, bravait la mitraille et excitait notre admiration. Quand nous reculions trop vite, il nous devançait et nous reformant au

plus tôt, nous ramenait en bon ordre en marchant le premier. Dieu l'a gardé aussi celui-là, il a pu se retirer sans la moindre blessure, et pourtant, comme il le disait plus tard « ce n'est pas faute d'avoir fait ce qu'il fallait pour en obtenir. »

Ces Messieurs, secondés d'ailleurs par les autres officiers, remplaçaient du mieux possible notre commandant resté malade à Ruisseau, comme nous l'avons dit plus haut, et condamné à savoir que nous allions nous battre sans lui.

Le soir nos débris étaient divisés en deux parties séparées, sous les ordres de Servinière et de Vaujuas. Nous ne pouvions de cette manière connaître toute l'étendue de nos pertes, dont l'affreuse réalité ne se fit jour que longtemps après; car dans les journées suivantes, il eût été difficile de se rendre un compte bien exact de nos victimes. Pourtant elles étaient nombreuses. Parmi les officiers nous avons à regretter le capitaine Salmon, tué raide à la tête de sa compagnie. A la 2<sup>e</sup>, le lieutenant Pollet, était blessé et prisonnier. A la 3<sup>e</sup>, le capitaine Cartier, avait reçu un coup de feu à la jambe; il était prisonnier également. A la 4<sup>e</sup>, il ne restait plus d'officiers : le sous-lieutenant Courte de la Goupillière avait une balle au pied ; à la 5<sup>e</sup>, le lieutenant Guinoiseau avait été cerné dans une maison, avec quatre sous-officiers qui s'y défendaient avec un courage digne d'une meilleure réussite; à la 6<sup>e</sup>, le lieutenant Velay avait la cuisse traversée par une balle, le sous-lieutenant de Baglion avait la même blessure au bras ; à la 7<sup>e</sup>, le lieutenant Péchet était tombé frappé à la jambe, et le capitaine du Bourg atteint de trois coups de feu était emmené par les Prussiens jusqu'à Lumeau, où il devait mourir si tristement.

Ainsi le corps des officiers avait bien reçu le baptême du feu et payé de ses personnes. Pauvre Salmon ! Pauvre du Bourg ! nous ne devons plus les revoir ! M. Salmon était aimé de tous ses hommes pour lesquels il était bon; parfois un peu rude en apparence dans le commandement, il menaçait sans punir, et savait fermer les yeux sur une foule de ces petites choses qu'en campagne il est bon de paraître ignorer.

Charles du Bourg devait avoir une fin aussi glorieuse, mais plus cruelle. Atteint d'un léger coup de feu, il en riait le premier et encourageait ses hommes à tenir bon toujours. Vers le soir un autre coup le frappe à la cuisse. Une troisième blessure, la plus grave, l'atteint au pied; il reste couché sur ce terrain qu'il a disputé glorieusement, et pour comble de malheur ses soldats, qui sans doute l'ont cru mort, ou ne l'ont pas vu tomber, le laissent au pouvoir des Prussiens qui le relèvent et l'emmenent. Il eut la consolation de tomber en d'assez bonnes mains, chose assez rare pour le dire. Un chirurgien prussien s'occupa de lui avec soin; il aurait voulu lui conserver le pied et ne désespérait pas d'y réussir. Cependant l'amputation devient nécessaire ; elle a lieu, mais hélas ! trop tard. Les émotions, les fatigues et les souffrances lui ont enlevé toute force.